

# Jean-Jacques Greif



# Le ring de la mort

Médium

Extrait de la publication

### *Le livre et l'auteur*

« Mon père, Lonek Greif, portait un numéro bleu sur le bras, écrit Jean-Jacques Greif dans sa postface. Au lieu de me raconter l'histoire du *Petit Poucet* ou de *Cendrillon*, il me parlait des SS, des kapos, des kommandos, des chambres à gaz. »

En 1950, en camping à Belle-Isle, Lonek et ses fils rencontrent Maurice Garbarz, leur voisin de tente, qui porte lui aussi un numéro bleu sur le bras. En 1984, Maurice écrit *Un survivant* (Plon) avec l'aide de son fils Charlie. Il y raconte en détail sa détention à Auschwitz. Le livre est aujourd'hui épuisé. C'est de ce texte, avec bien sûr l'accord de son auteur, toujours en vie, que Jean-Jacques Greif s'est fidèlement inspiré pour écrire *Le ring de la mort*, sans rien ajouter ni retrancher aux faits. Il ne s'agissait pas de « mettre cette histoire à la portée des adolescents » – nul ne saurait mettre l'histoire des camps de la mort à la portée de qui que ce soit – mais de permettre à tous de réécouter l'un des rares témoignages de survivants, et de rendre hommage à son courage. Maurice, enfant persécuté et combatif du ghetto de Varsovie, s'est enfin cru en sécurité quand il est arrivé à Paris en 1929. Treize ans plus tard, la police française le remet dans un train. Après Pithiviers, Auschwitz. Par les yeux de Maurice, nous découvrons brutalement l'enfer sur terre, dans ses moindres détails. Et d'abord le vocabulaire. Pour désigner les cadavres, les Allemands utilisent le mot *Stücke*, qui veut dire « pièces », comme dans l'expression « pièces détachées ». Oui, Auschwitz est une usine à produire des cadavres, le plus possible. Maurice le comprend très vite. Il pressent aussi

que s'il veut sortir un jour vivant de là, il lui faudra tout faire pour ménager ses forces, esquiver les coups, calculer ses moindres gestes, comme dans les combats de boxe qu'il menait avant la guerre et qu'on le force à livrer au camp contre de plus pauvres diables que lui.

Mais, conclut Jean-Jacques Greif: « Il ne suffisait pas d'être vigoureux et de savoir se battre pour survivre à Auschwitz. Il fallait aussi avoir beaucoup de chance. »

Jean-Jacques Greif

# Le ring de la mort

Médium

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*À Maurice Garbarz*

1  
*À Praga, dans la banlieue de Varsovie*

Ma mère m’emmène à la mairie de Praga, c’est la banlieue de Varsovie où nous habitons.

– Viens, Moshé, je dois te déclarer.

Elle ne paraît pas contente. Elle n’arrête pas de marmonner.

– Jamais eu besoin de déclarer mes enfants avant la guerre. Il y avait tellement de gens dans l’Empire russe que le tsar n’essayait même pas de les compter. Comme s’il s’était soucié de la Pologne ! Une simple breloque accrochée à sa ceinture. Ils disent que quelqu’un l’a tué, là-bas en Russie. Au moins son armée est partie. Plus de tsar, plus de cosaques à Varsovie. Nous avons une Pologne toute neuve, maintenant. Mais pourquoi veulent-ils que tout le monde se déclare ?

L’homme derrière le grand comptoir lui demande combien d’enfants elle veut déclarer.

– Quoi vous dites ?

– Combien ? Vos enfants, madame.

– Quatre enfants.

– Quel âge ont-ils ?

Elle a du mal à le comprendre. Avant la guerre, les fonc-

tionnaires parlaient russe ; maintenant, polonais. Pourquoi n'apprennent-ils jamais le yiddish, la langue des juifs ?

– Comment ?

– Leurs âges ?

– Schmiel Yankl, mon aîné, a bien dix ans, monsieur.

– Plus de dix ans ?

– Oui, plus de dix ans.

– Bon, mettons onze. Schmiel Yankl Wisniak, né en 1907. Le suivant ?

– Ma fille Pole Kaïle est plus jeune.

– Bien sûr, puisqu'elle est la deuxième. Quand est-elle née ?

– Schmiel Yankl, il marchait déjà.

– Disons deux ans plus tard... Pole Kaïle Wisniak, née en 1909.

– Ensuite est né Ansel Leib.

– La fille marchait déjà ?

– Euh... oui, monsieur.

– J'inscris donc Ansel Leib Wisniak, né en 1911. C'est tout ?

– J'ai mon dernier, Moshé Azik, le voici.

– Deux ans plus tard ?

– Non, monsieur. Il est petit...

– Votre petit dernier, j'ai compris. Bon : Moshé Azik Wisniak, né en 1913.

Mon acte de naissance et tous mes papiers d'identité portent cette date, mais ma mère m'a toujours dit que je suis né le 17 janvier 1915. Qui peut le savoir mieux qu'elle ? Cette année-là, quelques mois après ma naissance, une grande épidémie a emporté mon père.

Nous étions pauvres ; après la mort de mon père, nous

sommes devenus encore plus pauvres. Ma mère coud jour et nuit, près de la fenêtre ou à la lumière de la lampe à pétrole ; on l'appelle « Myriam la couturière ». Ses clients peuvent à peine la payer. Comme elle ne trouve rien à manger, son lait n'est pas assez nourrissant pour moi. Je reste tout petit. Mes jambes trop minces poussent de travers et me soutiennent si peu que je n'arrive pas à tenir debout. Je passe mes journées assis – mais pas immobile, car je me déplace en glissant par terre à toute vitesse, comme un caillou sur un étang gelé. Peu après mon troisième anniversaire, ma mère me montre à un guérisseur, c'est-à-dire un médecin qui n'a pas pu obtenir son diplôme parce qu'il est juif.

– Il est rachitique, dit-il. Donnez-lui deux cuillerées d'huile de foie de morue chaque jour.

Au bout de deux ou trois semaines, je suis si fort que je peux apprendre à marcher. On me surnomme « Moshé le singe », parce que mes jambes sont arquées comme celles d'un chimpanzé. Je reste très maigre.

Sans mon frère Anshel, nous serions tous morts de faim. Il est malin : il plante une pointe de fer au bout d'une canne et réussit à voler des pommes de terre les jours de marché. Les autres jours, il s'assoit dans la rue et pleure.

– Pourquoi pleures-tu ? demandent les passants.

– Parce que j'ai faim.

– Pauvre gosse... Tiens, va t'acheter quelque chose.

Ils lui donnent des piécettes. Anshel achète du pain et le rapporte à la maison. Mon autre frère, Schmiel, travaille déjà comme apprenti maroquinier chez un cousin de mon père. Il a quitté l'école à dix ans, pourtant il aimait

beaucoup étudier. Anselm quittera aussi l'école à dix ans. En attendant, il n'y va pas souvent, parce qu'il cherche de la nourriture du matin au soir. La vendeuse de l'épicerie a pitié de lui. Quand il demande un quart de litre de lait, elle remplit tout son bidon, qui contient deux litres. Un jour, la patronne entend qu'il achète un quart de litre de pétrole pour l'éclairage. Elle sort de l'arrière-boutique et le voit porter une bonbonne de six litres.

– Dis donc, pour un quart de litre, c'est une énorme bonbonne que ta mère t'a donnée ! J'ai l'impression qu'elle est bien trop lourde pour toi.

Mon frère nous raconte toute l'histoire.

– Heureusement qu'elle n'a pas regardé dans la bonbonne ! Sinon, c'était la fin de ma combine.

Ma sœur Pole le trouve égoïste.

– Tu ne penses qu'à toi. Et la vendeuse ? Elle aurait perdu son travail...

Nous avons constamment faim. Quand Anselm apporte une pomme de terre, il la divise en huit morceaux. La nourriture est si rare que nous nous réjouissons de manger un ou deux huitièmes de pomme de terre.

Le marché se tient dans notre cour le mardi et le vendredi. Ce n'est pas un grand marché comme ceux que l'on voit aujourd'hui à Paris. Les paysans étalent leurs légumes par terre. Ils vendent des navets, des betteraves, des choux, des haricots, des fèves, des cornichons dans un seau, de l'alcool frelaté, et surtout des pommes de terre. Les enfants chantent une comptine : *« Dimanche pommes de terre, lundi pommes de terre, mardi pommes de terre, mercredi et jeudi pommes de terre, vendredi pommes de terre, samedi gâteau de pommes de terre. »*

La cour est vaste, entourée de maisons sur trois côtés et d'écuries sur le quatrième. Nous habitons dans une grande pièce flanquée d'une petite cuisine, au premier étage d'un immeuble de trois étages. Le soir, nous rapprochons deux lits pliants sur lesquels nous dormons tous les cinq, serrés comme des sardines. Je suis placé au milieu ; en hiver c'est une position confortable, mais en été j'ai bien trop chaud.

L'eau courante est un luxe inconnu. Toute la journée, les habitants de la cour défilent à la fontaine pour remplir des brocs, des bidons, des bonbonnes. Nous gardons une réserve d'eau à la maison, dans une grande bassine. En hiver, elle gèle pendant la nuit.

Quatre cabanes de W.-C. se dressent dans la cour, presque sous nos fenêtres. J'imagine que des gnomes puants habitent sous la terre dans un immense château, dont les cabanes sont les tours.

J'aime beaucoup m'installer à la fenêtre. Je regarde la fontaine, les cabanes et surtout les écuries. Elles abritent douze charrettes – de simples plates-formes de bois posées sur des roues, tirée chacune par deux chevaux. Je ne me lasse pas d'admirer l'habileté avec laquelle les charretiers entassent et arriment des montagnes de marchandises sur les plates-formes. Ah, ces charretiers sont de rudes gaillards ! Chaque soir, ils se saoulent à la vodka dans une vilaine gargote qui se trouve en face des écuries, puis ils traversent la cour en chantant et en titubant pour aller se coucher avec leurs chevaux. Certains sont juifs, mais ils parlent une langue qui s'appelle « argot ». Cela ressemble au yiddish, pourtant je n'en comprends pas un mot. Je sais que nous sommes juifs, mais je ne vois aucune différence entre les charretiers juifs et les autres.

Je remarque que mes frères reviennent souvent à la maison tout couverts de plaies et de bosses. Un jour sur deux, ma mère doit réparer leurs vieux tricots et leurs culottes.

– Les Polonais nous ont attaqués, disent-ils.

– Nous avons couru, mais ils nous ont rattrapés.

– Ils avaient tendu une embuscade au bout de la rue.

Pourquoi les Polonais attaquent-ils les juifs ? Mystère ! J'ai longtemps cru que le mot « juif » signifiait « pauvre », or ces Polonais qui ne sont pas juifs sont souvent aussi pauvres que nous.

Mon frère Schmiel dit qu'à Varsovie, de l'autre côté de la Vistule, les juifs vivent entre eux, dans des quartiers que les Polonais évitent. Notre quartier, Praga, est « mélangé », de sorte que nous ne pouvons pas échapper aux Polonais. Nous devons faire attention.

Je reste à la maison à cause de mes jambes tordues, mais je marche de mieux en mieux depuis que je bois de l'huile de foie de morue. Je devrai bientôt sortir dans la cour et dans la rue. Je serai bien obligé d'affronter ces redoutables Polonais. Mes frères sont des poules mouillées. Dès qu'ils aperçoivent des Polonais, ils s'enfuient. Moi, je ne me laisserai pas faire. Je me battraï. Je serai aussi fort que les charretiers. Quand un charretier se querelle avec un paysan, il s'approche de lui et le saisit par les pans de sa veste. Aussitôt, le paysan tombe par terre. Au début, je ne comprenais pas ce qui se passait. Et puis, à force d'observer les bagarres de ma fenêtre, j'ai fini par voir que le charretier donne un coup de tête au paysan, ou bien un coup de genou entre les jambes. Le mouvement est si vif qu'il est presque imperceptible. Je saisirai le Polonais par les pans de sa veste, je lui donnerai un coup de tête...

Quand l'adversaire sait se battre, c'est tout différent. Une bande de charretiers de Varsovie a déclaré la guerre aux nôtres. L'ennemi entre en force dans la cour. Nos charretiers, Juifs et Polonais unis face au danger, se battent d'abord à coups de poing et de pied. Ensuite, ils saisissent des morceaux de bois et des chaînes qui servent pour l'attelage. Quand ces armes se révèlent insuffisantes, ils sortent des couteaux. Le combat dure toute la nuit. Au petit matin, nous entendons des coups de feu. Ma mère m'interdit de m'approcher de la fenêtre, car je risque de recevoir une balle perdue. Une fois que la bagarre est finie, la police arrive pour ramasser les morts et les blessés.

Les balles perdues, c'est très dangereux. Mazik, le chef des charretiers, est un véritable bandit. Il prélève une part sur les chargements, transporte et revend des marchandises volées, rançonne les paysans qui veulent un emplacement sur le marché. Il boit parfois tellement qu'il devient comme fou. Il hurle, brandit son pistolet, tire dans toutes les directions. À peine Mazik a-t-il rengainé son arme et s'est-il écroulé, ivre mort, que l'on découvre un autre corps étendu par terre. Comme par hasard, c'est celui d'un ennemi de Mazik, quelqu'un qui l'a insulté ou n'a pas versé sa dîme à temps. Les témoins racontent la scène à la police : Mazik était dans un état second, il tirait n'importe où. Que peut-on en conclure ? La victime a été tuée par une balle perdue. Moi, de ma fenêtre, je vois souvent Mazik s'exercer à tirer sur une cible. Il titube, agite ses bras comme un sémaphore... Un coup en l'air, un coup par terre, le troisième au centre de la cible !

Le quartier de Praga est très pauvre. Tout le monde dit que c'est un repaire de voleurs. De ma fenêtre, j'observe

les pickpockets à l'œuvre les jours de marché. Au début, je ne vois que le paysan qui hurle en découvrant que son argent a disparu. À force de regarder, j'arrive à suivre des yeux la main leste du pickpocket qui se glisse dans la poche du paysan et en retire un épais portefeuille. Puis je remarque un autre geste : avant que le pickpocket agisse, un homme pressé bouscule le paysan... Après des semaines de surveillance, je comprends à peu près toute l'affaire. Le pickpocket travaille avec trois complices. Les deux premiers échangent des injures en hurlant, puis font semblant de se battre. Aussitôt, des badauds s'approchent. Le troisième complice, en se précipitant pour se placer aux premières loges, pousse le paysan et lui donne un bon coup de coude dans le dos. Le paysan crie « Aïe », cherche son agresseur pour l'insulter, concentre son attention sur la douleur qui lui troue le dos, si bien qu'il ne sent pas la caresse sournoise de la main du pickpocket.

Certains voleurs attendent la fin du marché. Le paysan, ayant vendu ses légumes, rapporte dans son village des cigarettes, des bougies et d'autres biens que les villageois lui ont commandés. Le voleur saute sur la charrette du paysan sans que celui-ci le remarque, tâte les sacs pour deviner ce qu'ils contiennent, puis jette à un complice un sac de cigarettes et de bougies. Comme dit une expression yiddish : « Le voleur est si habile qu'il te déroberait le claquement de ton fouet. »

Dès que mes jambes me permettent de sortir, mon frère Anshel me trouve un travail.

– Tu connais tous les voleurs, Moshé. Je vais te présenter à un paysan qui t'engagera comme gardien.

– Si je vois un voleur, je lui donne un coup de tête.

– Mais non. Tu tires la blouse du paysan et tu lui montres le voleur, c'est tout.

Le paysan écarquille les yeux quand il découvre son nouveau gardien : j'ai cinq ans, mais je suis vraiment tout petit.

– C'est cet avorton qui va protéger mes légumes ?

– Justement, les voleurs ne se méfieront pas de lui. Ils ne prendront aucune précaution, donc il pourra les repérer facilement.

Comme j'accomplis ma tâche de manière efficace, le paysan me donne trois pommes de terre. Un trésor !

Anschel le débrouillard m'engage ensuite comme assistant. La quête de nourriture à laquelle il consacre tout son temps depuis des années a enfin abouti. Le propriétaire des écuries lui demande de préparer la bouillie des chevaux. Nous devons faire cuire des pommes de terre, puis les broyer dans une machine et les mélanger à l'avoine. Nous pouvons manger autant de pommes de terre que nous voulons, et même en fourrer dans nos poches. Pour le propriétaire, cela revient moins cher que de payer de vrais ouvriers. Je suis content de manier la pelle et de tourner la manivelle de la machine. Puisque mes jambes sont faibles, je veux renforcer mes bras. J'ai décidé de devenir très fort. Je soulève des pierres, je grimpe aux arbres, je porte des caisses pour les paysans.

Même quand nous reprenons un peu de chair en mangeant des pommes de terre, nous souffrons de maladies de peau par manque de vitamines. Comme tous les pauvres, nous nous grattons constamment.

*Les Polonais ont un sixième sens*

Ma mère veut m'inscrire à l'école publique, qui présente l'avantage d'être gratuite. Ainsi, j'apprendrai le polonais, ce qui me rendra sans doute service plus tard. Le directeur l'avertit :

– Je ne peux pas garantir sa sécurité. Vous feriez mieux de l'inscrire dans une de vos écoles.

Me voici donc élève de l'école juive, qui occupe un grand appartement au deuxième étage d'une maison. On me dispense des frais de scolarité. Comment ma mère pourrait-elle les payer ?

Dans l'autre école, les élèves me réduiraient en miettes pendant la récréation. Dans celle-ci, je ne risque rien – tant que je reste à l'intérieur des murs. Le soir, il faut bien que je rentre à la maison. Les écoliers polonais attaquent les juifs sur le chemin. Avec mes jambes tordues, je ne peux pas m'enfuir comme les autres. J'essaie d'attraper un Polonais par les pans de sa veste pour lui donner un coup de tête. Je suis bien trop petit... Ma tête arrive à la hauteur de son ventre ! En raison de ma taille minuscule, ils prennent pitié de moi et ne me battent pas trop fort.

Je trouve un grand sac ayant contenu des pommes de terre et je demande à ma mère des chutes de tissu pour

le remplir. Je suspends ce punching-ball au chambranle de la porte qui sépare notre pièce de la cuisine et je le frappe longuement chaque jour. Mes frères et ma sœur se moquent de moi. Rira bien qui rira le dernier... Quand je serai champion du monde de boxe, vous ne vous moquerez plus de moi !

Peu à peu, je grandis et mes jambes se redressent. Quand j'atteins sept ans, autrement dit l'âge de raison, mon oncle Prezman décide de m'emmener à la synagogue. Il remplace mon père, qui aurait dû s'occuper de mon éducation religieuse. Mon oncle choisit un jour solennel entre tous : Yom Kippour, la fête du grand pardon. La synagogue occupe le rez-de-chaussée d'une maison dans notre cour. Elle ressemble à une grande boutique. Elle sent l'oignon et le tabac froid. Comme les autres maisons de la cour, elle est envahie par la fumée en hiver, parce qu'elle est chauffée au charbon de lignite, qui est moins cher. Nous devons passer toute la journée dans le lieu saint, à prier et à jeûner.

– Oncle Prezman !

– Oui, Moshé.

– Les autres années, je mangeais le jour de Yom Kippour.

– Tu n'aurais pas dû. En tout cas, cette année, tu ne peux pas.

– Pourquoi, oncle Prezman ?

– Voyons, tu passes la journée dans la synagogue. C'est le dernier endroit où tu pourrais manger quelque chose aujourd'hui.

– Moi, je trouve que je jeûne déjà bien assez les autres jours.

Je suis sorti de la synagogue et je n'y ai plus jamais remis les pieds.

À force de jeûner, je m'évanouis en classe. Le directeur de l'école me donne du lait sucré et du pain pour me remettre sur pied.

Malgré la faim, je deviens très vigoureux. Quand je m'exerce à me battre avec mes camarades de classe, personne ne me résiste. Au-dehors, lorsque les Polonais nous attaquent, je donne des coups de tête et de genou très efficaces. Je possède aussi une botte secrète. Je saisis mon adversaire par les épaules de sa veste ; je lève une jambe, je la replie et je pose le pied sur son ventre. Je roule sur le dos, l'entraînant dans ma chute, puis je relâche sa veste et je détends ma jambe, de manière à le projeter en l'air derrière moi. En général, il reste étalé par terre une bonne dizaine de minutes. Ce qui est sûr, c'est qu'il perd à tout jamais l'envie de me chercher querelle.

Je ne comprends toujours pas pourquoi les Polonais détestent tellement les juifs. Ils hurlent : « Sale juif, retourne dans ton pays ! » Mon pays, c'est la Pologne. D'après mon frère Schmiel, qui est très savant, ils prétendent nous renvoyer en Palestine, le pays où les juifs habitaient il y a deux mille ans.

Leur haine est nourrie par leur religion. Si nous tenons à la vie, nous devons rester chez nous quand une procession défile dans la rue le dimanche ou un jour de fête catholique. Un dimanche, le fils du marchand de vodka sort de la cour au moment où passe une procession. Il est simple d'esprit.

– Eh, toi, est-ce que tu es juif? lui demandent les gars qui marchent en queue de cortège.

Au lieu de répondre, il sourit bêtement. Les Polonais, croyant qu'il les nargue, le rouent de coups.

– Arrêtez, arrêtez, c'est le fils du marchand de vodka, il n'est même pas juif! crie une habitante de notre cour.

Elle court jusqu'au commissariat, mais quand elle revient avec la police, l'enfant est déjà mort.

Le visage bizarre du simple d'esprit a dérouté les Polonais. Sinon, ils ont une sorte de sixième sens qui leur permet de reconnaître les juifs. Dans leurs caricatures, ils dessinent les juifs avec un énorme nez, des yeux noirs globuleux, des cheveux noirs crépus – ce qu'ils appellent le « type oriental ». Moi, j'ai les yeux bleus et les cheveux roux, pourtant ils savent bien que je suis juif. Quand je croyais que « juif » signifiait « pauvre », je pensais qu'ils battaient les enfants qui marchaient pieds nus, comme mes frères et moi. Et puis, avant de m'envoyer à l'école, ma mère m'a acheté une vieille paire de chaussures chez un fripier. Cela n'empêche pas les Polonais de m'attaquer.

Les juifs sont souvent tailleurs ou fripiers. Mon frère Anshel, après avoir quitté l'école à dix ans, comme Schmiel, est devenu apprenti tailleur. Ma sœur Pole aide ma mère à coudre.

Anshel n'a pas changé. Il passe son temps à se creuser la tête : où trouver à manger ? Comment gagner un peu d'argent ?

– Viens voir, Moshé, je vais prendre tes mesures.  
– Prendre mes mesures ? Et pourquoi donc ?  
– Je vais te confectionner un beau costume.  
– Ne te moque pas de moi. Où trouveras-tu du tissu ?  
– Nous achèterons un vieux manteau chez le fripier.  
Je découperai les morceaux les plus élimés, puis je taillerai

une veste dans le reste. Comme tu es petit, il n'en faudra pas trop. Ensuite, nous irons chez l'oncle Prezman...

– Si nous arrivons à l'heure du dîner, il nous donnera peut-être à manger!

– Je compte bien là-dessus, mais ce n'est pas le but de notre visite. En voyant ton magnifique veston, il m'en commandera pour ses fils. Il a bien un ou deux vieux manteaux quelque part... Ensuite, il en parlera à ses amis, qui nous commanderont des vestons à leur tour. Nous deviendrons riches!

Nous achetons le manteau. Je le découds soigneusement. Anshel coupe les pièces de la veste dans les morceaux les moins élimés, exactement comme il avait prévu de le faire. Il est apprenti depuis trois ans et déjà très habile.

J'ai l'air d'un petit lord anglais dans mon superbe veston neuf. Nous partons chez l'oncle Prezman, tout fiers et pleins d'espoir. À peine sommes-nous sortis de la cour que nous voyons deux Polonais au bout de la rue. Ils viennent dans notre direction. Anshel est inquiet.

– Ils sont beaucoup plus grands que nous. Filons!

– Mais non... Regarde, ils portent aussi des costumes bien propres. Ils ne vont pas se battre.

Peut-être bien que j'espère secrètement qu'ils ne me prendront pas pour un juif, puisque je n'ai plus l'air pauvre. Au moment où nous les croisons, l'un d'eux me donne un coup de poing dans le ventre. Quand je me bats, je suis capable de résister à un coup dans le ventre, mais je me préparais si peu à la bagarre que je tombe par terre, le souffle coupé. Anshel applique sa technique préférée : il détale comme un lapin. Les deux Polonais com-

mentent à me frapper pour de bon. Anshel, hors de danger, se retourne, hésite. Il ne peut tout de même pas laisser les méchants assommer son petit frère sous ses yeux. Et puis le costume, le beau costume... Ah, il revient défendre son frère et son costume. Les Polonais, voyant un adversaire plus grand qui s'avance, lui font face. Je me relève aussitôt, ce qui ne les dérange pas, car ils croient que j'ai eu mon compte et que je vais m'enfuir. Le pauvre Anshel ne sait pas du tout se battre ; les deux Polonais le jettent par terre en une seconde. Moi, je sors de ma poche mon petit crochet. C'est une sorte de clé tordue, une arme parfaite. Quand je serre la boucle de la clé dans mon poing, la pointe qui émerge entre mes phalanges est presque invisible. L'un des Polonais a posé le genou sur la poitrine de mon frère. Je m'approche si vite qu'il a juste le temps de se retourner pour voir ce qui se passe. Je lui envoie un coup de poing qui déchire sa joue comme une feuille de papier. Il hurle de douleur, tombe par terre, se relève et s'enfuit en courant. Le second Polonais hurle aussi fort mais court moins vite, parce que je lui ai donné un coup de clé dans la cuisse.

Nous renonçons à notre visite chez l'oncle Prezman et rentrons à la maison en piteux état. Anshel me regarde avec admiration.

– Dis donc, Moshé, tu leur as donné une bonne leçon ! Un seul coup chacun... Tu es drôlement fort. Il faudra que tu me montres comment tu fais.

– C'est facile : je me sers de mon fidèle assistant.

Je lui montre ma clé pointue.

– Eh, mais tu es fou, Moshé. C'est dangereux, ce truc-là. Tu pourrais blesser quelqu'un.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Réveille-toi, Ludwig!*

*Kama*

*Moi, Marilyn*

*Jeanne Darc*

*Tout est relatif, comme dit Einstein*

*Lonek le hussard*

*Une nouvelle vie, Malvina*

*Sans accent*

*Les souffrances du jeune Mozart*

*Mes enfants, c'est la guerre*

*Nine Eleven*

*Le roi de l'autostop*

*Le fil à recoudre les âmes*

© 1998, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : septembre 1998

ISBN 978-2-211-21748-4